

Emmanuel BERGON

Professeurs-palimpestes

Octobre 2019

Les élèves seraient-ils des phares plus ou moins lointains dans la vie professionnelle d'un enseignant ? Oserait-on penser qu'ils l'accompagnent et le guident au cours de sa carrière ? Les enseignants ne seraient-ils finalement que d'éternels étudiants de la relation humaine, portés, élevés et nourris à la sève de leurs élèves ? Telles étaient en substance les questions originales posées à l'ensemble des acteurs éducatifs dans le cadre d'un appel à contributions lancé en septembre 2018 par Frédéric Miquel, IA-IPR de Lettres dans l'académie de Montpellier, sous l'autorité de la rectrice, Madame Béatrice Gille, appel qui fut rapidement étendu au territoire national et à l'international francophone via la FIPF¹.

J'ai eu la chance de faire partie du comité de lecture et de rédaction, et d'avoir la primeur, avec ma collègue Lucie Bellone, de la découverte des textes qui nous étaient confiés au hasard des jours et des saisons. Quel privilège que d'être aux premières loges de ces récits de vie professionnelle ! Et quel étonnement ! De septembre à mars, pas moins de 150 contributeurs osèrent l'aventure de l'écriture, l'équivalent de 92 publications² numériques sur la page du site académique dédié « Ces élèves (qui) nous élèvent ».

J'ai souvent pensé à ce moment si particulier du dernier « clic » derrière un écran d'ordinateur, celui où les contributeurs se jetaient à l'eau, et, finissant de remplir l'austère formulaire administratif, confiait un peu de sa vie aux horizons bleutés de l'inconnu. Pensaient-ils, eux, à ce moment si particulier que nous vivions, celui d'ouvrir notre PC le matin avant de partir travailler, et d'y découvrir ces témoignages comme autant de petites pépites de sens qui nous accompagnaient ensuite durant la journée ? Combien de fois ai-je eu la naïve impression d'être dans la position du découvreur de talents qui ressent une poussée d'adrénaline à l'idée que ce qu'il vient de découvrir doit être absolument partagé et découvert urgemment par d'autres !

Partager. C'est ce que je fis en octobre 2014 en écrivant un texte en hommage à l'un de mes élèves prématurément disparu. Il était en première, et luttait contre une longue maladie. Le SAPAD m'avait demandé de lui donner quelques cours à domicile dans le cadre de la préparation au bac. Si les circonstances à bien des égards étaient tragiques, rien de nos rencontres de travail ne fut plus heureux. M. m'attendait chaque semaine pour se nourrir de littérature et de philosophie. Rien d'autre. L'écoute, la bienveillance, l'empathie ne l'intéressaient pas. Ses forces, il les puisait dans cette attente de savoir, cette soif de connaissances, cette nécessité absolue de culture. Le travail de l'esprit le rendait heureux, et moi avec ! C'est là, au cœur du tragique, que je scellais la force de mes convictions. Il me semblait en effet que je ne pouvais être au plus près de la vérité. Non seulement, M. me poussait à approfondir mes connaissances pour être le plus pertinent possible à l'heure de nos

1. Fédération Internationale des Professeurs de Français.

2. A ce jour, 220 témoignages ont été collectés (témoignages relatifs à des écoliers, collégiens, lycéens et étudiants - université, CPGE - principalement de l'académie de Montpellier, mais aussi du territoire français et international francophone, XX^e et XXI^e siècles).

rendez-vous, mais il renforçait la légitimité et la puissance de mon rôle de professeur tant il attendait de moi. Les cours étaient comme des fenêtres ouvertes sur sa joie d'apprendre, et son désir d'avenir. Je me sentais grandir à ses côtés quand lui, aspirait simplement à continuer sa vie d'élève à côté de son professeur. J'ai déjà relaté cette expérience³, mais sans préciser qu'elle avait peut-être été l'étincelle inspirante du projet qui nous occupe maintenant – « Ces élèves (qui) nous élèvent » !

Je n'avais jamais regardé les choses de cette manière, mais lorsque Frédéric Miquel présenta CE(Q)NE⁴ à un groupe⁵ de professeurs formateurs, je réalisais à quel point cet élève m'avait appris, et qu'il restait en moi comme un rempart absolu contre tous les renoncements et les défaitismes. Plus important peut-être, l'écriture ou la voix (dans le cadre d'interviews par exemple) pourraient donner l'occasion aux enseignants de prendre la parole, peut-être même de la libérer en dehors de tout discours officiel et institutionnel, et de rendre compte d'expériences, d'énergies et d'idées nouvelles qui pourraient faire émerger un espace didactique nouveau et fédérateur. Pourrait-il y avoir alors plus grand enchantement pour celui qui a quitté l'école que d'y entrer à nouveau par une petite porte dérobée, une fenêtre laissée entrouverte, un pan entier de mémoire vive soudain dévoilé ? Pourrait-il y avoir plus grand étonnement pour le jeune professeur que d'avoir accès à ce florilège d'expériences et de témoignages avant de s'engager dans une longue carrière ? Quoi de plus fertile et de plus fécond pour lui que de boire à la source de ces textes pour envisager le métier d'enseignant sous toutes ces facettes, et d'entrevoir peut-être de nouveaux eldorados éducatifs ?

Permettre au lecteur d'entrer simplement dans une classe, et de voir au travail les professeurs avec leurs élèves, telle est sans doute la première des vérités CE(Q)NE. Dans les coulisses et les interstices du monde clos de l'école, c'est certainement cette invitation au voyage authentique qui m'a d'abord convaincu dans le projet. Loin des idées reçues et des discours de circonstances, CE(Q)NE invite tous les acteurs éducatifs à partager une parole sincère et lucide à travers des témoignages qui sont autant de preuves de réconciliation avec l'école, si souvent et si injustement malmenée et décriée. Il suffit de lire ces textes pour entrer dans les coulisses d'un métier, et y voir vivre ensemble de vrais élèves et de vrais professeurs, se nourrissant les uns les autres d'échanges réciproques, formateurs et créatifs. Je me suis souvent dit en lisant qu'il avait fallu beaucoup de courage et d'audace au contributeur pour se dévoiler librement, et pour faire émerger cette part d'intimité et d'indicible en ouvrant la porte sacrée de sa mémoire, et de sa classe, au profane.

Quel plaisir alors que d'entrer par la lecture dans ce foisonnement si riche et si varié de gestes professionnels ! Comme autant de preuves vivifiantes d'expériences humaines et de réflexions pédagogiques, tout le métier est là, dans cet immense bouquet de pratiques et de situations d'apprentissage où professeurs et élèves finissent souvent par se retrouver, non pas face à face, mais côte à côte. Quel bonheur que d'entrer comme si l'on y était dans une classe d'enseignement primaire, de CPPN ou de FLS⁶, dans un cours de théâtre ou dans un atelier d'écriture, d'assister au premier cours de musique d'un professeur de collège ou au dialogue

3. Texte publié dans l'édition 2015 du Florilège littéraire des écrivains en herbe francophones.

4. CE(Q)NE : « Ces élèves (qui) nous élèvent ».

5. Groupe didactique de l'écriture et des écritures créatives.

6. Classes Pré-Professionnelles de Niveau / Français Langue seconde

7. Troubles du Déficit de l'Attention avec Hyperactivité.

8. Troubles du Spectre Autistique.

de sourds entre un chef d'établissement et une famille un peu dépassée ! Quel privilège que d'entendre parler une AVS en charge d'élèves en situation de handicap TDAH⁷ et TSA⁸, que de s'asseoir un instant au fond d'une classe de lycée professionnel ou dans la cour de récréation d'une école primaire, spectateur du travail qui s'y fait, à l'écoute de ce qui s'y dit ! Toute une mosaïque de visages et de paroles vivantes se dessine alors sous nos yeux, des visages, et des voix d'élèves mêlées à celles des professeurs qui surgissent, et qui nous parlent. Combien de prénoms résonnent encore dans la tête ? Ophélie, Candy, Rodolphe, Ibrahima, autant d'enfants difficiles ou talentueux, mais tous « magiciens »⁹, jouant avec le temps capricieux de l'oubli. Autant d'élèves que « d'oasis dans le désert¹⁰ » !

Recueillir et rendre accessible cette parole enseignante m'est tout de suite apparu comme une absolue nécessité, édifiante et même socialement salutaire. Lire ces témoignages, c'est entrer dans le huis clos de la conscience du professeur, dans sa part inavouée, sa part de silence, c'est accéder à ce qu'il n'a jamais osé dire, à ce qu'il a gardé en lui, enfoui, et parfois même à ce qu'il ignorait. J'ai souvent mesuré à quel point l'écriture des textes avait permis aux contributeurs d'accoucher d'une part de vérité jusqu'alors inconsciente, un peu comme si la mise en mots était une maïeutique, une mise au monde de l'être professionnel. « Nous sommes comme ces arbres qui grandissent et dont l'écorce garde le souvenir des événements passés » écrit l'un des contributeurs. Cette dimension « archéologique » et « structurelle » du métier d'enseignant est sans doute le cœur battant du projet CE(Q)NE. Il est alors vivifiant de penser que les élèves sont à la fois notre expérience et notre expertise, qu'ils sont en nous comme autant de sédiments qui ont façonné, couche après couche, ce que nous sommes devenus, notre pédagogie et, parfois, notre humanité.

Des professeurs-palimpsestes au cœur d'écorce. L'idée fait du bien. Elle est réparatrice. Peut-être la trouvera-t-on un peu trop poétique. Et pourtant ! Il suffit de lire le témoignage¹¹ de Martine, jeune directrice d'école à la retraite, pour s'en convaincre. Faisant le point sur une carrière bien remplie, elle nous conduit près d'un bel arbre pointant ses 16 branches vers le ciel. On est à l'école, et les repères du temps et de l'espace s'effacent. Là, on dit de la poésie en se tressant les cheveux et en mêlant sa voix à celle des autres. Là, les lueurs sanguines du couchant pénètrent au cœur du plus rebelle, et le transforment, comme par magie, enfin apaisé et animé de la même émotion que ses camarades. Là, on joue Auschwitz dans le sable, et la paix est au bout des doigts pour quelque origami multicolore. On découvre, on invente, on se réconcilie. Plus de cancre, plus de génies. Chacun est à sa place, jeune pousse sur le terreau d'un avenir commun, et même quand ça déraile à la mode by skinhead, on est encore capable de sourire. Là, on lit de tout, sans préjuger de rien. Bien assis sur les coussins, on feuillette les livres de contes, et s'il est question d'ogres et d'ogresses, ce sont surtout les livres que l'on croque, partageant le pain béni du silence, les yeux emplis de mots et d'images. Là, même le temps se réinvente. Et loin des chagrins d'école, c'est bien entre deux clepsydras que l'on peut entendre au milieu du tumulte bouillonnant de vie et de culture la petite voix de L. qui nous dit à tous, pour aujourd'hui et pour demain : « Ça oui, c'est du bonheur d'école ! ».

9. Martine Toulza, « Comme une nuée de grues célestes », CE(Q)NE, 2018 - 2019.

10. Pascale Brulin, « L'enfant magicien », CE(Q)NE, 2018 - 2019.

11. Carine Diservi, « Une oasis dans le désert », CE(Q)NE, 2018 - 2019.

L'arbre CE(Q)NE se dresse alors devant nous comme le soleil se lève au-dessus de notre estrade. Il est un nouveau discours de la méthode, idéalement régénérant et puissant, comme une sorte de machine organique enracinée dans le terreau du vivant, pouvant potentiellement servir, tant les ramifications sont nombreuses, à fabriquer des professeurs – et donc des élèves – plus heureux, dessinant les contours de nouvelles sources d'enchantement éducatif. A l'exemple de Martine nourrie à la sève de ses élèves, il serait alors possible de lever les yeux vers ce ciel de poésie où les enfants, entre les murs de l'école, seraient comme des nuées de grues célestes... !

Et puis au cours de mes lectures, j'ai souvent pensé à ces mots de Francesca Solleville au sujet du poète et chanteur Allain Leprest, le plus connu des chanteurs inconnus : « Dans ses chansons, disait-elle, il y a toujours une corde pour vous perdre ou vous sauver ! ». Sans doute pourrait-on appliquer ce qu'elle dit de la chanson à toute situation d'apprentissage. Oui, notre métier est fait de cordes rêches et de nœuds si gordiens que professeurs et élèves semblent suspendus au-dessus du vide, marchant sur le fil tendu de leurs malentendus. Un mot de travers, un simple faux pas, et c'est la perte d'équilibre dans la classe, le sentiment que tout est perdu ou que tout est à refaire. Mais des deux côtés de la corde, c'est le même sentiment d'échec. Les naufrages des uns et des autres se passent toujours sur la même eau qui dort, sous le même ciel qui gronde ou qui tremble. Si la corde est fragile pour le professeur, elle l'est alors tout autant pour l'élève qui peut s'en saisir pour sortir la tête de l'eau, ou la briser, et lâcher prise, comme pour consentir au naufrage.

Dans les deux cas, il est une corde qui se rompt ou qui sauve.

Nous savons ces récits. Nous les vivons, et les connaissons par cœur. L'école est malade, l'école est en crise, l'école est au chagrin écrit en grosses lettres sur le grand tableau noir. Nul ne peut échapper au contexte. Phobie scolaire, déscolarisation, perte de sens pour les uns, crise de vocation, lassitude, burn-out pour les autres. L'école génère du stress, parfois de la violence et de la souffrance de part et d'autre. C'est une réalité. Aucun contributeur ne l'a esquivée. Pour l'ensemble des personnels, la gestion des conflits à l'école (difficultés d'intégration scolaire, rapports compliqués à l'autorité, etc.) est même devenue une question prioritaire. Le métier peine d'ailleurs à être attractif auprès des jeunes, alors que les charges de travail ne cessent de croître, et qu'on demande beaucoup aux professeurs. Les mécontentements et les découragements, parfois même les rejets ou les révoltes, grandissent. Le constat peut sembler accablant, et il peut l'être à certains égards ; pourtant, sans être angéliques ni lénifiants, sans nous dévoyer au nom de je ne sais quel idéalisme ou quelle démagogie, nous voulons simplement être à l'écoute de tous ceux qui explorent d'autres manières d'investir la relation pédagogique, et qui rendent compte d'interactions singulières et nourries avec leurs élèves dans un état d'esprit d'ouverture et d'adaptation.

En tout cas, et c'est mieux de le préciser, si l'élève est « au centre » du système éducatif, le professeur doit l'être tout autant en ce qu'il est un pivot de la bonne santé d'une relation éducative apaisée. Quand un professeur va bien, et qu'il a les moyens d'exercer son métier dans de bonnes conditions, c'est une banalité de le dire, il accompagne souvent ses élèves de manière efficace et sereine.

Porter un autre regard, changer de posture, rendre visibles et lisibles de nouvelles perspectives, telles sont donc les ambitions de CE(Q)NE. Les textes que j'ai lus attestent indiscutablement d'une autre réalité à percevoir, d'une autre petite musique à entendre. Et c'est la petite voix de Fabien qui se lève, jeune professeur parachuté pour la première fois de sa vie professionnelle devant une classe de Segpa, et qui nous rappelle par son histoire avec le

petit Andy qu'il est une musique préalable à toute relation pédagogique : le son indicible et ténu de la corde sensible qui fait le lien entre le maître et l'élève. Ce lien est fragile et délicat. Il se tricote patiemment, maille après maille. Il menace souvent de se rompre. Mais une fois tissé et consolidé, il est à la source des plus grands voyages pédagogiques. Il n'y a pas de plus beau spectacle que cette confiance réciproque entre un adulte et un enfant qui décident d'avancer ensemble dans une direction commune. Qu'importe les difficultés, les élèves reconnaissent toujours le professeur quand il ose être sincère, et que tombent les masques. La classe devient alors un lieu protégé et rassurant, propice au surgissement de l'imprévisible et de l'inattendu, l'espace magique dans lequel élèves et professeurs partagent le même statut d'apprenant, et se retrouvent comme des miroirs l'un pour l'autre, à la fois solidaires et similaires. Dans ce cadre rassurant, chacun se construit, coopère et s'enrichit à l'écoute de l'autre, singulièrement ancré dans un collectif reconnaissant de cette singularité et de cette réciprocité.

Alors, quels mystères se cachent derrière ces effets de miroirs ? Peut-on essayer d'expliquer la réussite de ces rencontres ? Pourquoi cet élève et pas tel autre ? Pourquoi ce professeur ? Qu'est-ce qui échappe à ce point à toute rencontre pédagogique ? Qu'est-ce qui crée au contraire le lien de confiance, la joie d'apprendre et la passion de transmettre ? Que faut-il pour que les professeurs et les élèves se « reconnaissent en devenir » comme l'écrit Asifa, et « grandissent ensemble¹² » ? Pourrait-on essayer de regagner le « terrain de la pensée » comme le dit Muriel afin de fortifier tout un ensemble de valeurs qui guideraient ensuite d'autres que nous ?

Si toute réussite peut être reproduite, alors l'enjeu est de taille.

Au terme de cette première campagne d'écriture, il ressort de l'avis de tous que quelles que soient les difficultés ou les épreuves, l'élève est une opportunité pour le professeur. La multiplicité des classes et la lourdeur des effectifs peuvent avoir tendance à le faire oublier. Pourtant, la réussite des élèves reste l'alpha et l'oméga du métier d'enseignant. Ce dernier passe toute sa vie à se former pour mieux former les enfants qui lui sont confiés. L'adaptation est alors le maître mot : s'adapter quotidiennement à l'immense énergie des jeunes qu'il faut bien canaliser pour qu'elle soit structurante, s'adapter aussi à la grande diversité des élèves tant au niveau de leurs compétences que de leurs rythmes d'apprentissages ou de leurs acquis culturels. L'accueil de chacun et l'attention portée à tous, voilà de nouvelles clefs de voûte pour une vie dans la classe plus apaisée, sans doute plus heureuse. Cette reconnaissance de l'élève dans sa singularité oblige le professeur à être disponible, à se décentrer, à sortir de ses représentations et de ses codes, parfois même à les déconstruire ou à les dépasser. La gestion de l'hétérogénéité des élèves va de pair avec la prise en compte des situations particulières et individuelles. Comme le souligne Myriam, IA-IPR de SVT, « même les moments disruptifs deviennent des tremplins pour progresser ensemble¹³ ». Toute parole, même dissonante, mérite d'être entendue car elle met en lumière une réalité. Adaptation, différenciation, individualisation, tel est le chemin à entreprendre pour que se développe à l'école, et dans la classe, le bien-être des enfants. Comme l'écrit Janusz KORCZAK¹⁴, la fatigue du métier d'enseignant réside moins dans le fait de se « mettre à leur niveau » et de « se baisser », « se

12. Asifa Bergon-Razack, « De père inconnu », CE(Q)NE, 2018-2019.

13. Myriam Gaujoux, « Epiphanies didactiques », CE(Q)NE, 2018-2019.

14. Janusz KORCZAK, *Quand je redeviendrai petit*, prologue, 1925.

pencher », « se courber » ou « rapetisser » que de s'élever jusqu'à « la hauteur de leurs sentiments ».

« S'élever, s'étirer, se mettre sur la pointe des pieds, se tendre.

Pour ne pas les blesser. »

Mais si se « mettre à la hauteur de leurs sentiments » est indispensable, il s'agit aussi d'être à la hauteur de leurs exigences. Les élèves exigent en effet de leurs professeurs autant que ces derniers sont exigeants avec eux. Le respect de l'élève passe par là. Les efforts seront d'autant mieux acceptés et consentis que le professeur saura donner des signes de sa motivation et de son engagement professionnel. Et puis, disons-le, les élèves ne ménagent pas leurs professeurs. Il y a une immense attente derrière cette relation sous contrat. Cette attente est là encore une opportunité pour l'enseignant. Souvent, les questions spontanées et naïves des élèves leur permettent de réactualiser leurs connaissances, de remettre en perspective un savoir quelque peu figé, lui redonnant ainsi, comme le souligne Anthony, « de la valeur¹⁵ ». Ce sont encore les élèves qui poussent le professeur à réinventer sans cesse ses pratiques pour être plus efficace dans la transmission des connaissances, à réadapter sans cesse des scénarios pédagogiques qui ne sont jamais infaillibles. Evaluer, observer, chercher, inventer, remédier, corriger, améliorer, autant de verbes à l'infinitif que le professeur actualise et conjugue à tous les temps et à tous les modes. Finalement, si la dynamique d'apprentissage place toujours l'élève en position d'explorateur et d'expérimentateur, ce qui suppose une certaine forme de déstabilisation, de prise de risque, voire de transgression, il en est exactement de même pour le professeur. Présenter l'enseignant comme un fonctionnaire conservateur, arc-bouté sur ses acquis et ses vacances, réfractaire à tout changement est bien mal connaître le métier. Toute pédagogie comme tout apprentissage suppose en effet une forme d'errance et d'itinérance. Comme dans tout acte de création, l'élève et le professeur tâtonnent, essaient, expérimentent, ajustent, corrigent, perfectionnent. Rien de plus que de se placer dans une posture de mouvement pour faire usage d'un monde sans frontière et sans complexe. Oui, l'acte d'apprendre comme d'enseigner est tortueux. Il demande du courage, et de la souplesse. Se dessine alors une pédagogie assumée de la rencontre et du chemin qui unit les enseignants et les apprenants dans l'émergence confiante de potentialités et de dépassements infinis. L'imperfection sereine n'est plus le signe d'un échec, mais le tremplin assumé de défis à relever pour être en situation de réussite durable. Lisons pour s'en persuader ces quelques lignes de Suzanne Julliard, professeure émérite retraitée, ayant notamment enseigné au lycée Fénelon Paris de 1965 à 1996, et qui nous livre le récit de sa première année d'enseignement en classe de sixième, année 1956 :

« Jouer, théâtraliser le cours, établir une certaine complicité, mais toujours autour des textes, était la première règle apprise à leur contact. Ne pas douter de la capacité des élèves à aller toujours plus loin, à se surpasser, était le second commandement qu'elles m'avaient suggéré et que j'avais adopté. Tels étaient les acquis de cette première expérience. S'y ajoutait une loi essentielle expérimentée à plusieurs reprises dès cette année-là, et que les suivantes vinrent confirmer : de même que « la fonction crée l'organe », l'attente passionnée des élèves décuple les forces du professeur. Maintes fois par la suite j'allais m'étonner de ce que les questions de mes élèves avaient tiré de moi ! C'était bien plus que je n'avais apporté à leur intention dans mes notes de cours. J'aurais pu leur avouer que je venais de leur dire plus que je ne savais, que j'avais trouvé en moi, fait naître de moi, suscitées par leurs questions, des ressources inconnues qui semblaient à peine m'appartenir¹⁶ ».

15. Anthony Segura, *Elevator's blues*, CE(Q)NE, 2018-2019.

16. Suzanne Julliard-Agié, « Témoignage, année 56 : les sixièmes et la débutante », CE(Q)NE -2018-2019.

Que de défis à relever, et de résistances à faire tomber ! Et combien de mots et de témoignages faudra-t-il pour convaincre ! La passion d'enseigner est à ce prix. Aucun défaitisme. Aucun découragement. L'arbre CE(Q)NE n'a pas fini de fertiliser, de s'élever et de fleurir pour semer d'autres graines d'engagements et d'autres bourgeons d'espérances éducatives. Il est un appel à une prise de conscience régénérative. En tant que membre du comité de lecture, j'ai souvent ri en lisant les textes. Quelquefois, les larmes me sont montées au bord des yeux. Mais le plus souvent, je me suis senti grandir, devenir apprenant, méditant sur un métier que j'exerce déjà depuis plus de 25 ans. Quelque chose infuse, c'est certain ! Et reconforte ! Preuve que le professeur garde toujours en mémoire l'écho de quelques vies étrangères et pourtant si semblables, preuve aussi qu'il existe dans toute relation éducative, une part d'héritage et de filiation. Par certains côtés, le professeur est un semeur d'avenir et un passeur d'éveils. Il cherche patiemment à faire éclore et advenir, puis se retire et laisse faire, passant le relais à d'autres qui continueront à cultiver cet immense paysage en friche qu'est la jeunesse.

Oser l'affection. Teintée d'admiration. Dans le partage et le travail réciproques. On n'en a jamais fini avec les leçons à apprendre. Elles irriguent toute notre vie, toute notre carrière. On comprend alors que ce métier ne peut décidément ressembler à aucun autre. Les dons qui sont faits nous élèvent autant que nos élèves. D'ailleurs, la mémoire ne s'y trompe pas. Elle fixe, elle grave, elle retient. Peut-être moins comme élèves d'ailleurs que comme « jeunes humains » selon l'expression de Marc. Les élèves, écrit-il, « poètes, artistes, logiciens, spéculatifs, érudits, spirituels, etc. le sont toujours *par ailleurs*, par-dessus le marché, et ils deviennent aussitôt des égaux, des sortes d'aventuriers complices, des collègues d'absolu. Comme tels, on ne pourrait plus les juger, les noter. On aurait honte de notre estrade¹⁷ ». Comme le résume Pascal Caglar dans un article de *L'école des lettres*, CE(Q)NE n'est rien de moins qu'un « registre des raisons d'aimer ses élèves¹⁸. »

Quelque chose de nouveau vient d'éclore. On est à l'école. Dans une classe. Quelque chose d'indicible, et qui rend heureux, même fier. Un peu plus de conscience, de supplément d'être, de savoirs nouveaux.

17. Marc Wetzel, « Élevants élèves », CE(Q)NE -2018-2019.

18. Pascal Caglar, article dans la revue « L'école des lettres » du 15 mars 2019, « Ces élèves (qui) nous élèvent, une réflexion pédagogique originale et participative ».

